Épisode 19 saison 2 :

Bonjour et bienvenue dans le podcast de Simone et les philosophes. Je m'appelle Peggy Avez et chaque semaine, je vous propose d'approcher un sujet philosophique avec un regard féministe. Aujourd'hui, pour ce dix-neuvième épisode de cette seconde saison, **je vous invite à penser la façon dont une théorie peut bouleverser notre existence, à la façon dont une pensée peut à la fois heurter nos idées et nous en libérer.** Pour beaucoup de femmes, la lecture du *Deuxième sexe* a produit cet effet de « solitude brisée », pour reprendre une expression d'Annie Ernaux sur laquelle je reviendrai. Pourquoi avons-nous besoin de philosophie, donc d'esprit critique pour nous sentir moins seul·e ? En quoi la compréhension des rapports de domination, loin d'être désespérante, peut-elle nous consoler et par là susciter de la joie ?

Dans le groupe de mon séminaire mensuel, le livre de Carol Gilligan *Une voix différente. Pour une éthique du* care a produit un effet de cet ordre. La chercheuse américaine montre pourquoi les hommes et les femmes ne se formulent pas les problèmes éthiques de la même façon. Les garçons étant élevés pour se préoccuper principalement des règles, là où les filles sont élevées pour se préoccuper du soin et des relations. Si la découverte de ce livre vous intéresse, je vous invite à participer au Book club de Simone ce vendredi 12 mars à 21h : je ferai une présentation de cette ouvrage. Pour y accéder, il suffit d'interrompre votre écoute deux minutes, d'aller sur simoneetlesphilosophes.fr et de cliquer sur Adhérer au Club de Simone. Vous recevrez ainsi le jour J le lien pour vous connecter.

Revenons désormais au sujet de cet épisode : en quoi une philosophie peut-elle briser notre solitude ?

Est-ce un effet de notre individualisme ? Ou un symptôme de notre passion pour l'action, les objectifs, l'efficacité ? Ou encore la conséquence de notre impatience perpétuelle ? Je regrette souvent que nous n'accordions plus de valeur à la consolation. Au temps et au soin, à l'art même de *consoler*. Non pas exacerber la douleur de l'autre en l'enfermant dans sa plainte, ni la recouvrir d'une crème *feel good*. Mais briser la douloureuse solitude par l'effort de comprendre, de dévouer son intelligence à l'écoute de *ce qui ne va pas* et par là *accompagner un moment l'autre dans le désir de vie qui motive sa plainte.* On considère que consoler, c'est un soin accessoire, donc une affaire de femmes et/ou de psychologues et de coachs (donc d'experts prestataires). Mais nous envisageons rarement l'idée qu'il s'agisse là d'une pratique intellectuelle, d'un nécessaire art de vivre avec les autres qui requiert du temps, de l'écoute, de l'intelligence en acte et des mots et qu'au fond, c'est peut-être pour cela que nous avons besoin de philosophie. Parce que nous avons besoin de consolation. Pour être moins seul·e. Car la consolation n'est pas la complainte. Lorsqu'une philosophie nous permet de comprendre les normes qui ont structuré nos discours et clôturé nos souffrances dans les souterrains de notre intimité, nous nous sentons moins seul·e. Elle nous console et par là initie notre émancipation.

Au fond, je me demande si ce n'est pas là la finalité de la philosophie. C'est en tout cas ce que j'ai trouvé et aimé en elle. Non pas dans LA philosophie entendue comme une discipline qui fait la promotion universelle des concepts mobilisés par les classes dominantes. Celle-ci peut bien être divertissante, elle ne m'a pas permis de comprendre ce que je vivais singulièrement. Mais la philosophie ne se réduit heureusement pas à l'institutionnalisation académique de la pensée qui prétend de façon universelle exclure comme non-philosophique tout ce qui ne colle pas avec les intérêts de ses promoteurs. Cette philosophie qui s'attribue en lettres majuscules l'article défini n'est qu'une philosophie en minuscules, parmi d'autres. LA philosophie n'existe pas, il n'y a là que des êtres humains, singuliers *et* sociaux, qui produisent des textes avec des bouts de pensée.

Si en philosophie, on peut pratiquer le pluriel en dépit de tout, on peut sans doute renoncer au singulier défini (la philosophie) et plutôt s'attacher à définir le type de philosophie que l'on pratique. Le type de philosophie qui nous a fait penser voire même vivre.

Lorsque je me demandais si la finalité de la philosophie n'était pas de consoler, je pense à une approche critique de la pensée et des textes. C'est-à-dire à une philosophie entendue comme production d'une parole qui nous permette de comprendre nos souffrances, en comprenant les discours dominants qui les répriment. Pourquoi aurions-nous besoin de cela ?

Parce que **nos discours intérieurs sont d'abord des paroles d'autorité, donc des paroles dominantes qui nous font penser que nos souffrances sont des faiblesses particulières et qu'il faut s'adapter au système.** Ainsi, Nous avons des désirs et des souffrances qui ne collent pas avec les discours intérieurs dont nous disposons. Nous vivons en nous dissociant de nos affects et en nous focalisant sur les discours dominants avec lesquels nous apprenons à parler, à penser, à devenir quelqu'un. C'est ainsi que l'oppression opère en nous. Lorsque les mots qui peuplent nos mémoires vives répriment notre vécu.

Donc c'est aussi à cet endroit que l'émancipation commence : lorsque d'autres mots nous permettent de comprendre que la souffrance n'était pas une faiblesse mais une lésion. Et quelques mots ne suffiront pas. Un slogan ne suffira pas. Les pages du Deuxième sexe ne sont pas des fioritures. Car il nous faut la patience d'une théorie qui recense une immense quantité d'observations. Voilà pourquoi nous pouvons avoir l'impression que nous pensions déjà la thèse d'un ouvrage avant de le lire, tout en ayant besoin de ce millier de pages pour la penser vraiment et être affectée par elle.

Si un livre de ce type change notre vie, si nous ne sommes plus la même personne après avoir lu, s'il s'imprime à jamais dans notre manière d'être, c'est qu'il nous faut la patience d'une théorie pour convertir la souffrance refoulée en motif légitime. Pour comprendre en quoi les discours qui habitent en nous et ont structuré nos comportements sont des discours de dominants dont on peut se détacher, il nous faut des philosophies plurielles, des philosophies au sens large pour reprendre l'expression de Pierre Macherey, des philosophies qui ont pris ce temps de fabriquer d'autres discours, d'autres concepts.

Dans le beau texte qu'**Annie Ernaux** a publié lors de la mort de Pierre Bourdieu, dans *Le Monde* du 5 février 2002, elle compare l'effet qu'a eu sur elle la lecture des livres de Bourdieu à celui qu'elle avait ressenti à la lecture du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Et elle écrit à ce sujet :

> « L'irruption d'une prise de conscience sans retour, ici sur la condition des femmes, là sur la structure du monde social.

> Irruption douloureuse mais suivie d'une joie, d'une force particulières, d'un sentiment de délivrance, de solitude brisée. »

Et j'ai été interpellée par la dernière expression : celle d'une solitude brisée. Car c'est cet effet qui à mes yeux du moins définit la fonction critique de la philosophie telle que je l'envisage : une pensée qui, avec patience, brise la clôture de la souffrance sociale intimement refoulée. Et qui produit cet effet parce qu'elle a créé un discours qui nous fait regarder de façon radicalement différente le discours dominant qui nous habite.

J'ai été interpellée par cette formule car pendant longtemps j'ai eu le sentiment que certains philosophes que j'avais étudiés formaient ma famille. Que je ne me sentais bien que parmi eux. Parce que j'avais trouvé dans leurs textes telle ou telle idée qui m'avait libérée de telle ou telle autocensure. En trouvant certaines idées patiemment décortiquées chez eux, intégrées à des visions du monde différentes, je m'autorisais à penser par moi-même ce que je devais jusqu'alors refouler.

À la fin de son texte, Annie Ernaux évoque la grande influence que la pensée de Bourdieu continuera d'exercer après sa mort. Elle souligne l'ampleur que prendra cette influence et précise :

> « Comme ce fut le cas pour Jean-Jacques Rousseau, dont je ne sais plus qui, en son temps, disait avec réprobation que son écriture rendait le pauvre fier.»

Personne n'est dénué de préjugés, pas même une ou un philosophe critique ! Mais il nous faut des philosophies pour convertir notre honte de dominé·e en la fierté de comprendre ce qu'on pressentait de façon quasi charnelle, pré-philosophique. C'est cette fierté d'avoir compris les déterminismes sociaux qui nous relient les unes aux autres sans nous assimiler les unes aux autres. Ce n'est pas en donnant des recettes qu'une philosophie peut nous rendre un peu plus libres. Ce n'est pas non plus en nous plongeant dans le désespoir ! Mais c'est en intégrant les pensées brutes qui étaient contenues dans nos blessures à une certaine compréhension de la réalité sociale.

Conclusion

Si cet épisode vous a plu, n'hésitez pas à vous abonner au podcast, à lui donner 5 étoiles sur la plateforme audio de votre choix et à me laisser votre commentaire.

Cela aidera d'autres personnes à découvrir Simone et les philosophes ! Et si vous voulez recevoir ma newsletter, elle est gratuite, il suffit de vous y inscrire sur simoneetlesphilosophes.fr dans la rubrique Adhérer au Club. Vous y trouverez aussi les infos pour participer aux rencontres et accéder à tous les contenus du site en y adhérant.

Un immense merci à Geoffroy Montel qui continue de veiller sur la qualité du podcast en le masterisant, et à Macha Gharibian qui soutient Simone et les philosophes en me laissant utiliser sa magnifique musique !